

**CRITIQUE, festival. 10ème
Festival « Opéra & Concerts
au Coucher du soleil » (Place
de la Croix à Oppède-le-
Vieux), le 15 août 2026.
PUCCINI : « La Bohème ». I.
Kalugina, J. F. Marras, A.
Giacobbe, D. Mykolenko... Paris
Symphonic Orchestra, Cyril
Diederich (direction
musicale)**

Pour cette 10ème édition du festival « *Opéra et Concerts au coucher de Soleil* », toujours dans l'idyllique écrin de la Place de la Croix au Vieil-Oppède (dans le Luberon), le chef français Cyril Diederich (fondateur et directeur de la manifestation provençale) a offert une lecture de *La Bohème* de Giacomo Puccini qui a réussi la gageure de faire oublier les fastes des grandes scènes pour ne garder que l'essence de l'œuvre. Sous sa baguette alerte, le *Paris Symphonic Orchestra* (composée des meilleurs instrumentistes des formations parisiennes) a déployé une belle

**palette de couleurs, tissant une toile sonore qui
a épousé avec naturel les frémissements de la nuit
provençale.**

La magie opère d'emblée, grâce au cadre naturel et somptueux du spectacle, qui semble avoir été imaginé pour accueillir les amours contrariées de Mimi et Rodolfo : la muraille millénaire de la cité médiévale, le majestueux micocoulier centenaire, et ce ciel illuminé d'étoiles, sous lequel Puccini fait chanter ses plus belles mélodies ce soir. La mise en scène, volontairement sobre, signée **Cyril Diederich** et les solistes vocaux, fait le choix d'une épure qui laisse toute sa place à la musique. Les costumes, d'une superbe élégance, et quelques accessoires essentiels, comme le poêle du I ou le divan où Mimi expire au IV, suffisent à planter un décor d'une vérité touchante.



Mais c'est bien sûr la distribution qui emporte l'adhésion. La soprano Ukrainienne **Inna Kalugina**, en Mimi bouleversante ([après sa Violetta dans *La Traviata*, il y a un an jour pour jour !](#)), possède ce timbre à la fois fragile et lumineux qui semble flotter dans l'air chaud du Luberon. Sa voix, d'une intensité poignante, trouve un écho parfait dans le Rodolfo du ténor corse **Jean-François Marras**, au charisme évident et au *legato* ardent. Leur « *O soave fanciulla* », à la fin du premier acte, est un moment de grâce, un de ces instants suspendus où la musique semble s'arrêter pour mieux enlacer les cœurs. Les seconds rôles ne sont pas en reste : **Antonino Giacobbe** (Germont père, l'an passé) campe un Marcello truculent et généreux, tandis que **Daria Mykolenko** incarne une Musette espiègle et vocalement éclatante. De son côté, le baryton **Trystan Aguerre** campe un Schaunard enjoué, espiègle et d'une

belle, agilité vocale saisissante, quand la basse chinoise **Zhiyi Zhu** offre ses beaux graves au personnage de Colline, tout en délivrant un touchant « *Vecchia zimarra* ». Enfin, **Olivier Lagarde** complète efficacement la distribution, dans la double partie de Benoît et d'Alcindoro, sans oublier de mentionner le Parpignol bondissant de **Francesco Valadez Aguilera**. La scène du Café Momus, réinventée par la présence de trois comédiennes-chanteuses (**Annie Dydynski Gao**, **Serafima Liberman**, et **Catherine Moss**) incarnant le Choeur d'enfants, prend une fraîcheur et une verve toute nouvelle, tandis que deux autres chanteuses (**Laurine Martinez** et **Olga Kreps**) viennent renforcer les solistes dans les parties *chorales*.



Le temps d'une soirée, le magnifique village perché du Vieil-

Oppède s'est mué en un théâtre à ciel ouvert, où chaque recoin semble résonner de l'âme de Puccini. La direction musicale de **Cyril Diederich**, qui a maîtrisé les moindres nuances de la partition, malgré sa formation restreinte (dans une réduction orchestrale due à **Jean-Philippe Kuzma**), a offert une interprétation pleine de vie et de *pathos*, portée par les quinze instrumentistes du **Paris Symphonic Orchestra**, tandis que les lumières d'**Olivier Daulon** ont sculpté les murailles et les visages avec une poésie qui ont magnifié le drame.

Le nombreux public – rassemblé en arc de cercle autour de l'estrade qui supportait la formation orchestrale – est visiblement ressorti ému et enchanté par sa soirée, conscient d'avoir assisté à quelque chose d'à la fois intemporel et profondément ancré dans l'instant présent !...



CRITIQUE, festival. 10ème Festival « Opéra & Concerts au Coucher du soleil » (Place de la Croix à Oppède-le-Vieux), le

15 août 2026. PUCCINI : « La Bohème ». I. Kalugina, J. F. Marras, A. Giacobbe, D. Mykolenko... Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (direction musicale). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

**CRITIQUE, festival. 29ème
FESTIVAL DURANCE LUBERON
(Cour d'honneur du Château de
la Tour d'Aigues), le 14 août
2026. PUCCINI : Tosca. I.
Stopina, C. Berry, F. Leroux-
Roche... Vladik POLONIOV (piano
et mise en scène)**

Le [Festival Durance Luberon](#), pour cette 29e édition toujours menée de main de maître par Luc Avrial, a frappé un grand coup en proposant, dans la majestueuse écrin de la Cour d'Honneur du Château de la Tour d'Aigues, une *version de poche* de *Tosca* de Giacomo Puccini. Portée par le génie protéiforme de Vladik Poloniov – au piano et à la

mise en scène ! –, cette adaptation imaginative a su captiver un public conquis et lui offrir une expérience lyrique d'une superbe intensité.

Fidèle à sa réputation d'homme de théâtre complet, **Vladik Poloniov** a livré une lecture de l'œuvre tout à la fois respectueuse du livret et résolument inventive. La version, certes amputée de quelques scènes annexes et du personnage du Sacristain, se concentre avec une redoutable efficacité sur le triangle infernal formé par les trois protagonistes. L'idée maîtresse de la mise en scène, l'ajout d'un ensemble de huit choristes de l'**Atelier d'Art lyrique du Conservatoire de Vitrolles**, a fait mouche. Vêtus de manteaux noirs tels des spectres, à la manière de Belphégor, ces choristes sont apparus comme une force obscure et dramatique, venant clôturer de manière saisissante les deux premiers actes. Leur intervention la plus marquante restera sans doute l'ensevelissement de Scarpia à la fin du II^e acte, une évocation puissante du Commandeur entraînant Don Giovanni aux enfers, qui a glacé d'effroi le public (photo principale). La conclusion de l'opéra a également été l'objet d'un parti pris scénique particulièrement intéressant. Ici, pas de saut dans le vide depuis les douves du Château Saint-Ange. La Tosca de cette version de poche, après avoir poignardé son bourreau, se suicide avec le même revolver qui a servi à occire son amant Mario un peu plus tôt. Ce choix, aussi brutal que logique, ancre le drame dans une forme de réalisme tragique, bouclant la boucle d'une violence destructrice où la mort de l'héroïne est un acte désespéré et intime, faisant écho à celui qui a scellé le sort de son amant.

Pour incarner ce drame en musique, le festival avait réuni une distribution d'exception, portée par des artistes dont la fougue a électrisé la soirée. Au premier rang, **Irina Stopina**, dans le rôle-titre, a imposé une Tosca d'une présence scénique flamboyante. Son ancienne formation de mezzo-soprano lui

confère une voix large, sombre et d'une puissance impressionnante, qui embrase littéralement les planches. Si cette tessiture lourde peut sembler parfois moins aérienne, et son fameux « *Vissi d'arte* » moins bouleversant qu'il ne pourrait l'être, elle s'avèrerait en revanche idéale pour les emplois plus dramatiques du répertoire verdien, comme Abigaille ou Lady Macbeth. Sa performance, dans son intensité et son engagement, n'en a pas moins brûlé les planches de la scène de la Cour d'Honneur.

Face à elle, **Christophe Berry**, en Mario Cavaradossi, a littéralement « *mangé du lion* » ce soir. Son ténor, épanoui et rayonnant, a soulevé le public dès ses premières interventions. Son interprétation du célèbre air « *E lucevan le stelle* », chanté dans un *pianissimo* détaillé et d'une émotion à fleur de peau, restera comme le sommet vocal et émotionnel de la soirée. Pilier du festival, le baryton marseillais **Florent Leroux-Roche** a composé un Scarpia d'autant plus terrifiant qu'il possédait une beauté magnétique, tant dans son physique de jeune premier que dans sa voix de baryton magnifiquement timbrée, à la fois charnue, autoritaire et profondément séduisante. Son incarnation du chef de la police, à la fois suave et brutal, a hypnotisé le public tout au long de la soirée. La distribution était parfaitement complétée par le solide **Maurel Endong** en Angelotti et le **Patrick Agard** en Spoletta, dont la présence a contribué à la densité dramatique de l'ensemble.

Un moment de grâce et de passion pure, où l'essentiel, la musique et les voix, ont brillé avec une émouvante intensité sous le ciel étoilé du Luberon !



Floria Tosca : Irina STOPINA
Mario Cavaradossi : Christophe BERRY
Scarpia : Florent LEROUX ROCHE
Angelotti : Maurel ENDONG
Spoletta : Patrick AGARD

Chœur : Atelier d'art lyrique
du conservatoire de Vitrolles
Mise en scène, direction et piano :
Vladik POLIONOV

**CRITIQUE, festival. 29ème FESTIVAL DURANCE LUBERON (Cour
d'honneur du Château de la Tour d'Aigues), le 14 août 2026.
PUCCINI : Tosca. I. Stopina, C. Berry, F. Leroux-Roche... Vladik
POLONIOV (piano et mise en scène). Crédit photographique (c)
Droits réservés**

CRITIQUE, festival. 50ème Festival du Vigan (Eglise St-Pierre), le 13 août 2026. VIVALDI : « Magnificat » et « Gloria » par l'Orchestre de Chambre de Toulouse et le Choeur de l'Abbaye de Sylvanès, Michel Piquemal (direction)

50 ans que le Festival du Vigan rayonne dans les Cévennes, porté par la passion inaltérable de son fondateur, le pianiste Christian Debrus. Pour ce demi-siècle d'existence, l'édition 2026 a su, une fois encore, conjuguer l'exigence artistique et la célébration d'un patrimoine exceptionnel. [Après le concert intimiste et lumineux du Temple d'Aumessas](#), en juillet dernier, c'est dans l'écrin (néo)gothique de l'Eglise Saint-Pierre du Vigan, bondée de cinq cents spectateurs massés jusque dans les travées latérales, que s'est tenu l'événement le plus important de cette édition anniversaire. Un cadre grandiose, une acoustique généreuse, et un public venu en nombre pour un pèlerinage musical d'une grande beauté.

Cette soirée du 13 août était placée sous le signe d'**Antonio Vivaldi**, et le choix du programme s'est avéré un véritable coup de maître. D'abord présentée (comme toujours avec un savant mélange d'humour et d'érudition...) par notre cher confrère [André Peyrègne](#), la soirée a d'abord retenti de l'éclat solennel du **Magnificat RV 610**, magnifique cantique marial composé par *Il Prete rosso* – et déployé ici avec une clarté et une spiritualité qui ont d'emblée imposé le recueillement. L'œuvre, dans sa structure complexe et sa polyphonie exubérante, a offert un premier sommet, faisant résonner les voûtes de Saint-Pierre avec une énergie communicative.

Entre les deux grandes œuvres vocales, l'intermède instrumental de la **Sinfonia al Santo Sepolcro RV 169**, brève page orchestrale d'une gravité méditative, a servi de lien idéal, créant une respiration entre les deux sommets choraux. Le geste de Vivaldi, dans ce morceau à la fois dépouillé et profond, a trouvé ici un écho parfait dans l'atmosphère sacrée du lieu. Le premier acte s'est achevé sur le motet **Ostro picta, armata spina RV 642**, une pièce pour soprano solo d'une superbe expressivité, portée par la voix lumineuse et le lyrisme d'**Éva Plouvier**.

Enfin, vint le fameux **Gloria RV 589**, chef-d'œuvre absolu de la musique sacrée baroque, qui a couronné ce voyage musical. Sous la direction précise et amoureuse de **Michel Piquemal**, l'œuvre a déployé toute sa palette de lumières et d'ombres. Des fulgurances de l'introduction aux délicates prières intimes, en passant par des mouvements d'une joie exubérante, la partition de Vivaldi a pris vie avec une évidence confondante. Le **Chœur de l'Abbaye de Sylvanès** a fait preuve d'une homogénéité et d'une ferveur remarquables, tandis que l'**Orchestre de chambre de Toulouse** apportait une transparence et un soutien de tous les instants. La soprano **Éva Plouvier** et la mezzo-soprano **Gaëlle Mallada** se sont illustrées par leur engagement et la beauté de leur timbre, leurs voix se mêlant

et se répondant avec une grâce infinie.

Le triomphe fut complet devant un public conquis, qui a réservé une *standing ovation* à l'ensemble des (nombreuses) forces en présence. La direction de **Michel Piquemal** – pour sa **35e année consécutive (!)** de fidélité au festival fondé par **Christian Debrus** -, a été saluée comme celle d'un véritable chef de chœur et d'orchestre, capable de conférer à cette musique une profondeur et une vitalité hors du commun. La communion entre les chœurs, l'orchestre, les solistes et ce public silencieux et attentif a été totale, confirmant que, cinquante ans après sa création, le **Festival du Vigan** demeure l'un des rendez-vous majeurs de la musique classique en **Occitanie**, un lieu où l'excellence artistique se marie à l'émotion d'un partage unique. *Bravissimi Tutti !...*

CRITIQUE, festival. 50ème Festival du Vigan (Eglise St-Pierre), le 13 août 2026. VIVALDI : « Magnificat » et « Gloria » par l'Orchestre de Chambre de Toulouse et le Choeur de l'Abbaye de Sylvanès, Michel Piquemal (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival. 7ème

OPERA FEST LISBOA & OEIRAS (Cloître du Monastère des Chartreux), le 9 août 2026). PUCCINI : Turandot. O. Golovneva, E. Aščeric, A. Pascu, N. Dias... Osvaldo FERREIRA / Daniela KERCK

La [7e édition](#) du désormais incontournable *Operafest Lisboa & Oeiras* s'est ouverte sur un coup de théâtre. Du 5 au 9 août, dans le cadre somptueux du Cloître du *Convento da Cartuxa* « (Monastère des Chartreux) », à *Caxias*, la production du *Turandot* de Giacomo Puccini, signée par Daniela Kerck pour le *Hessisches Staatstheater de Wiesbaden*, a littéralement enfammé le public lusitanien. Une réussite éclatante qui confirme le statut du festival – dirigé par Catarina Molder – comme l'un des rendez-vous lyriques les plus excitants d'Europe.

Ce cru 2026, placé sous le signe de « *L'Énigme* », avait pour lourde tâche de célébrer le centenaire du chef-d'œuvre inachevé de Puccini. Pari plus que relevé ! Sous la baguette fiévreuse du chef **Osvaldo Ferreira**, l'**Orchestre Philharmonique du Portugal** a fait surgir l'univers sonore fascinant de la Chine antique, mêlant orientalisme de carte postale et dissonances d'une modernité audacieuse. La phalange a brillé

par sa clarté, offrant aux chanteurs un écrin musical d'une transparence et d'une puissance rares, notamment dans les redoutables *tutti* qui jalonnent la partition.

Visuellement, c'est un choc esthétique. **Daniela Kerck**, qui signe ici la mise en scène et les décors, a su transcender les clichés de l'opéra impérial. Avec sa collègue **Andrea Schmidt-Futterer** aux costumes et **Astrid Steiner** à la vidéo, elle crée un univers épuré, presque onirique, qui magnifie la cruauté du récit. Le travail sur les projections vidéo, en parfaite symbiose avec les lignes architecturales du cloître, est un atout majeur, plongeant le spectateur dans une atmosphère tour à tour glaciale et incandescente. Les apparitions du Prince de Perse (**Hugo Cabral Mendes**) ou les interventions des trois masques Ping, Pang et Pong – campés avec un brio comique et tragique par **Tiago Amado Gomes**, **Bruno Almeida** et **Alberto Sousa** – gagnent en densité dramatique grâce à une chorégraphie signée **Rosana Ribeiro** qui insuffle une vie constante à l'espace scénique.



Mais c'est évidemment le plateau vocal qui a emporté l'adhésion. La Turandot de la soprano russe **Olesya Golovneva** est une interprétation de référence. Sa voix, d'une puissance dévastatrice, incarne la princesse de glace avec une autorité souveraine, faisant de son redoutable « *In questa reggia* » un moment de pur vertige lyrique. Face à elle, Calaf a trouvé un interprète remarquable – avec Rodrigo Garull dans une première distribution -, mais, c'est le ténor bosniaque **Ermin Aščerić** que nous avons eu le privilège d'entendre, le 9 août. Ce ténor possède une projection exceptionnelle et une vaillance héroïque idéale pour le rôle ; son « *Nessun dorma* », attendu de tous, a été un moment d'émotion collective intense, porté par une ligne de chant d'une grande noblesse.

Autour d'eux, la distribution tient toutes ses promesses. On retiendra la Liù déchirante d'**Aida Pascu**, dont le timbre pur et la vulnérabilité bouleversante ont arraché des larmes lors de son suicide. Le Timur du **Nuno Dias** impose le respect par sa présence tragique, tandis que **Luís Caetano**, en empereur Altoum, et **Diogo Oliveira**, en mandarin, complètent avec élégance ce tableau. Mention spéciale aux **Chœurs de l'Operafest**, préparés avec un soin minutieux par **Filipa Palhares**. Leur intervention, massée dans les étages du cloître, a ajouté une dimension spectaculaire et presque sacrée à la représentation.



Catarina Molder, directrice artistique du festival et de l'*Ópera do Castelo*, avait promis une fin surprenante. En utilisant la version brute et inachevée de Puccini, elle et **Daniela Kerck** offrent une conclusion d'une sobriété désarmante. Fini le traditionnel *happy end* ; place à un dénouement tragique, qui nous ramène au cœur du drame et à la véritable énigme du personnage de Turandot. Ce parti-pris, d'une intelligence rare, a achevé de convaincre le public, qui a réservé aux artistes de longues ovations debout.

Avec cette production, l'*Operafest Lisboa & Oeiras* ne se contente pas d'honorer le centenaire de Puccini, mais prouve qu'un festival indépendant, ambitieux et dirigé avec passion peut offrir des soirées lyriques d'un niveau international. Comme nous le soulignons déjà dans nos précédents compte-rendus dans ces mêmes colonnes ([Don Giovanni de Mozart en 2024](#) ou [Carmen à l'été 2023](#)), la manifestation lisboète est bien

devenu le cœur battant de la création lyrique portugaise, où l'exigence artistique se marie à la magie des lieux et à l'enthousiasme communicatif de son public. Un triomphe... tout simplement !

CRITIQUE, festival. 7e OPERAFEST LISBOA & OEIRAS (Cloître du Monastère des Chartreux), le 9 août 2026. PUCCINI : Turandot. O. Golovneva, E. Aščeric, A. Pascu, N. Dias... Osvaldo FERREIRA / Daniela KERCK. Crédit photographique (c) Antonio Saldanha

CRITIQUE, festival. 45e Festival de la Vézère (Château du Saillant), le 8 août 2026. ROSSINI : « La Cenerentola » par la Compagnie « Diva Opera »

Après l'émotion poignante de *La Bohème*, la Compagnie Diva Opera a offert au public du

Festival de la Vézère un tout autre visage de son grand talent avec *La Cenerentola* de Gioachino Rossini, donnée le lendemain dans la même Grange du Château du Saillant. Ce changement de registre, du drame puccinien à la comédie rossinienne, fut une véritable bouffée d'air frais, un feu d'artifice musical qui a couronné en beauté ce week-end d'exception. La troupe britannique, fidèle au festival depuis 25 ans, a une fois de plus démontré l'étendue de son art et sa parfaite maîtrise des répertoires les plus variés.

Comme la veille, la direction musicale était assurée depuis le piano par **Bryan Evans**, directeur artistique de la compagnie. Son jeu, d'une précision et d'une vitalité étincelantes, a parfaitement restitué l'effervescence et l'élan de la partition rossinienne, avec ces fameux *crescendi* qui font la signature du compositeur. La mise en scène de **Wayne Morris**, fidèle à une esthétique traditionnelle mais colorée et inventive, a su donner vie à ce conte de fées avec une intelligence dramatique et une malice réjouissantes. Les personnages, tour à tour grotesques, touchants ou héroïques, étaient campés avec une précision chirurgicale, dans un savant équilibre entre comédie et émotion.



La distribution, (quasi) entièrement renouvelée pour l'occasion, était à la hauteur de l'événement, chaque chanteur semblant s'approprier son rôle avec un bonheur communicatif. La mezzo-soprano **Heather Lowe** était une Angelina (Cendrillon) bouleversante de sincérité et de noblesse. Dès son premier air, « *Una volta c'era un re* », sa voix, d'une grande pureté et d'une souplesse étonnante, a captivé l'auditoire. Son timbre chaud et son *legato* irréprochable ont magnifié la célèbre aria finale « *Non più mesta* », moment d'une virtuosité éblouissante où la voix semblait s'élever vers une lumière nouvelle. Loin d'une Cendrillon résignée, elle incarnait une jeune femme pleine de caractère, dont la bonté n'excluait pas une fermeté bienvenue. Face à elle, le ténor **Joseph Doody** prêtait ses aigus solaires au Prince Don Ramiro. Sa voix claire et agile, d'une facilité déconcertante dans les passages les plus périlleux, a rendu justice au rôle exigeant écrit par Rossini. Son « *Sì, ritrovarla io giuro* » fut un

moment de pur éclat vocal, porté par une ligne de chant conquérante et une présence scénique naturelle. Son jeu, à la fois noble et malicieux, a parfaitement servi les quiproquos de l'intrigue.



La famille de la jeune héroïne était campée par des interprètes d'une drôlerie irrésistible. Le baryton **Matthew Hargreaves** était un Don Magnifico, le beau-père tyrannique, d'une vanité et d'une cupidité hilarantes. Sa voix, puissante et autoritaire, a trouvé son apogée dans les délires d'ambition de son personnage. Le baryton **Jerome Knox**, déjà Schaunard la veille, se glissait ici dans la peau de Dandini, le valet du Prince déguisé en maître. Il fut un complice parfait, à la fois insolent et attachant, dont la complicité avec le Prince faisait mouche à chaque scène. Les deux sœurs, Clorinda et Tisbe, étaient interprétées par **Natasha**

Page et **Louise Mott**, un duo de « méchantes » d'une perfection comique. Leurs voix, l'une soprano, l'autre mezzo, se mariaient à merveille dans les ensembles pour créer une cacophonie de disputes et de jalousies qui a ravi le public. Enfin, la basse **Philip Smith** prêtait sa voix grave et solennelle au sage Alidoro, le précepteur du Prince, dont l'air « *Là del ciel nell'arcano profondo* » apportait une touche de profondeur morale à ce joyeux canevas. Les membres du chœur – **Charles St. John, Alex Pratley, William Stevens, Michael Roche**, déjà aperçus pour certains la veille dans des rôles secondaires – ont une nouvelle fois fait preuve d'un engagement total, apportant une présence et une homogénéité remarquables aux passages d'ensemble.

Devant un public conquis, la soirée s'est achevée sur une ovation méritée. Les applaudissements nourris et les sourires échangés témoignaient du plaisir partagé par tous les spectateurs, venus en nombre pour cette avant-dernier spectacle du festival corrézien. Dans le cadre enchanteur du **Château du Saillant**, **Diva Opera** a réussi son pari : nous faire croire, le temps d'une soirée, que les contes de fées existent encore, portés par une musique étincelante et des artistes de grand talent. Un véritable enchantement qui venait couronner un week-end lyrique d'exception !



CRITIQUE, festival. 45e Festival de la Vézère (Château du Saillant), le 8 août 2026. ROSSINI : « La Cenerentola » par la Compagnie « Diva Opera ». Crédit photographique (c) Festival de la Vézère

CRITIQUE, festival. 45e

Festival de la Vézère (Château du Saillant), le 7 août 2026. PUCCINI : « La Bohème » par la Compagnie « Diva Opera »

Le cadre, d'abord, vous coupe le souffle : entre les méandres de la Vézère et la silhouette altière du Château du Saillant, la 45e édition du Festival de la Vézère a offert, comme chaque début d'août, l'un de ses rendez-vous les plus courus. Fondé il y a plus de quatre décennies par les parents de Diane et Paul du Saillant, cet événement champêtre, désormais dirigé par cette fratrie passionnée, a su préserver une âme, un esprit de partage et une exigence artistique intacts, transformant la grande grange du domaine familial, aménagée pour l'occasion en salle de spectacle, en un théâtre d'exception.

Et quelle soirée pour ce premier titre de la mini-étape lyrique par la Compagnie **Diva Opera**, fidèle au festival pour la 25e année consécutive (!), qui a offert une **Bohème** de **Puccini** qui a ravi le public corrézien... à juste titre ! Cette troupe britannique itinérante, véritable ambassadrice de l'opéra de chambre, a une nouvelle fois démontré qu'elle n'avait rien à envier aux grandes maisons d'opéra, en proposant une version « de poche » piano-voix d'une grande intensité dramatique. La direction musicale, alerte et

expressive, était assurée depuis le clavier par **Bryan Evans**, par ailleurs directeur artistique de la compagnie, dont le jeu a su insuffler à la partition toute la jeunesse et la mélancolie pucciniennes. La mise en scène, signée **Wayne Morris**, privilégiait une esthétique sobre et traditionnelle, laissant toute la place à l'émotion et au drame intime des personnages.



La distribution, impeccable de bout en bout, a soulevé l'enthousiasme d'un public conquis. Le ténor gallois **Robyn Lyn Evans**, dans le rôle de Rodolfo, campait un poète idéaliste et passionné, à la voix claire, au timbre solaire et à l'aigu éclatant qui convenait à merveille au héros puccinien. Son fameux « *Che gelida manina* » fut un moment de pur bonheur, porté par un legato irréprochable et une générosité vocale qui a littéralement embrasé la grange. Il formait un couple

bouleversant avec la Mimi de **Mary McCabe**, d'une fragilité poignante et d'une présence scénique émouvante. Son timbre, d'une pureté cristalline et d'une douceur infinie, a su déchirer les cœurs dans le célèbre troisième acte, avec un « *Donde lieta uscì* » chargé d'une mélancolie déchirante. Leur duo final, d'une beauté désespérée, a suscité une émotion palpable dans la salle, beaucoup d'yeux humides témoignant de la puissance communicative de leur interprétation.

Autour d'eux, la « bande » des bohémiens était tout aussi remarquable. Le baryton québécois **Jean-Kristof Bouton** – [qui nous avait subjugués en Karnak dans *Le Roi d'Ys* à Strasbourg en mars dernier](#) – était un Marcello truculent, chaleureux et vocalement irréprochable, dont la présence scénique imposante et le timbre rond ont parfaitement incarné le peintre fougueux. Sa complicité avec Rodolfo, notamment dans leurs disputes et réconciliations, était d'un touchant naturel. Le Colline de **Michael Roche** a apporté une gravité et une noblesse naturelles à la « bande » des bohémiens. Dès son entrée, sa stature imposante et son timbre sombre ont conféré une autorité tranquille au philosophe. Son célèbre air du manteau, « *Vecchia zimarra* », fut un moment de théâtre poignant : sa voix, d'une profondeur organique saisissante, a su transformer ce modeste adieu à un habit usé en un adieu sublime et résigné à sa jeunesse, offrant l'une des émotions les plus pures de la soirée. De son côté, le baryton **Jerome Knox** campait un Schaunard enjoué, espiègle et d'une agilité vocale saisissante, apportant une touche de légèreté bienvenue au drame. La basse **Matthew Hargreaves**, quant à lui, se distinguait dans un double rôle de haute volée : en Benoît, il fut un propriétaire grincheux et comique à souhait, puis en Alcindoro, il offrit une composition tout en ridicule et en dignité pincée, avec une voix profonde et autoritaire qui faisait mouche à chaque intervention. Enfin, le jeune **Charles St. John**, dans le petit rôle de Parpignol, apportait une fraîcheur juvénile et une malice gourmande qui ont ravi le public, notamment les nombreux enfants présents dans la salle

– tandis que Louise Mott et Natasha Page complétaient la distribution comme choristes et comédiennes.



Et que dire de la Musetta de la soprano arménienne **Tereza Gevorgyan** ? Véritable feu d'artifice, elle a enflammé le second acte avec une valse éblouissante, d'une virtuosité et d'une insolence ravageuses. Sa voix, brillante et agile, s'est muée en un instrument de séduction pure, tandis que son jeu scénique, à la fois capricieux et attendrissant, a conquis tous les cœurs. Son duo avec Marcello, mêlant amour et querelles, était d'une justesse et d'une vitalité réjouissantes.

Dans ce lieu magique où la nature et le patrimoine se mêlent à l'art lyrique, la réussite fut totale. Le spectacle, qui a attiré une foule massive dans la grange du Saillant, a confirmé la réputation du festival, parfois surnommé le « *Glyndebourne corrézien* ». Un pur bonheur, qui fut prolongé

avec la *Cenerentola* de Rossini donnée le lendemain (mais nous y reviendons...), mais déjà un grand cru que cette édition 2026 pour un festival en pleine maturité !



CRITIQUE, festival. 45e Festival de la Vézère (Château du Saillant), le 8 août 2026. ROSSINI : « La Cenerentola » par la Compagnie « Diva Opera ». Crédit photographique (c) Festival de la Vézère

**CRITIQUE, festival. MONACO,
« Concerts au Palais
Princier » (Cour d'Honneur du
Palais), le 6 août 2026.
RAVEL / LISZT. Alexandre
KANTOROW (piano), Orchestre
Philharmonique de Monte-
Carlo, Kazuki YAMADA
(direction)**

Après [l'éclatante Huitième Symphonie de Dvořák dirigée par Martin Rajna le 2 août](#), qui avait déjà enthousiasmé la Cour d'honneur du Palais Princier, et en écho lointain à l'ouverture magistrale du 9 juillet [où Philippe Jordan avait bouleversé le public monégasque avec la déchirante Cinquième Symphonie de Mahler](#), le sixième et dernier concert du festival « *Concerts au Palais Princier 2026* » s'annonçait comme un moment mémorable. Cette soirée marquait en effet les adieux de Kazuki Yamada après dix années passées à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo (mais aussi ceux de Didier de Cottignies comme directeur

artistique). Une page de l'histoire musicale monégasque se tournait, et le programme imaginé par ces deux artisans de génie pour cette ultime représentation fut un véritable feu d'artifice artistique.

Le concert s'ouvrait sur le *Quatuor à cordes* de **Maurice Ravel**, magnifiquement orchestré (pour orchestre symphonique) par **Giancarlo Chiaramello**. Force est de constater que les contraintes de temps – la soirée battant son plein et le protocole monégasque exigeant une rigueur horaire – ont contraint l'orchestre à n'interpréter que les deux premiers mouvements de cette œuvre délicate. Qu'importe ! Ce qui fut donné à entendre suffisait amplement à mesurer toute la splendeur de cette partition. Sous la baguette plein de souplesse de **Kazuki Yamada**, l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** s'est mué en un instrument aux mille nuances. Le premier mouvement, *Animé et très décidé*, a déployé toute sa fraîcheur mélodique et son écriture fluide, les cordes se répondant avec une transparence et une légèreté confondantes. Le second, *Très vif et bien rythmé*, a offert un véritable feu d'artifice rythmique, où les *pizzicati* et les accents vifs ont électrisé la Cour d'honneur. Yamada, par son geste précis et chantant, a su faire rayonner tout le raffinement et la modernité de cette œuvre de jeunesse, laissant regretter de ne pouvoir entendre la suite – mais l'essentiel était là : la beauté des couleurs et la sensualité de l'écriture ravélienne, parfaitement restituées par des musiciens en état de grâce.



Puis vint le temps du *Concerto pour piano n°2* en la majeur de **Franz Liszt**, et avec lui, l'entrée en scène du prodigieux **Alexandre Kantorow**. Le jeune pianiste français, véritable roi du clavier, a délivré une lecture d'une virtuosité étincelante et d'une intelligence musicale confondante. L'œuvre, d'un seul tenant mais divisée en six sections contrastées, a été déroulée par Kantorow avec une parfaite maîtrise de l'architecture

globale, faisant de ce concerto une vaste et puissante symphonie avec piano obligé. Dès l'*Adagio sostenuto assai* initial, il a su créer une atmosphère de recueillement presque mystique, les premières notes du clarinette répondant aux accords du piano avec une douceur envoûtante. Kantorow a déployé un toucher d'une rare délicatesse, faisant chanter le thème principal avec un lyrisme profond et une noblesse de phrasé qui rappelait les plus grands interprètes de la tradition hongroise. Le dialogue avec l'orchestre, sous la direction attentive de Kazuki Yamada, était d'une magnifique précision et d'une superbe complicité.

Puis, dans la section *Allegro agitato assai*, la transformation s'est opérée : le pianiste a laissé éclater sa virtuosité flamboyante. Les gammes chromatiques, les doubles notes et les octaves fulgurantes se sont succédé avec une aisance et une clarté sidérantes. Kantorow possède ce don rare qui permet de marier la puissance la plus démoniaque à une transparence de toucher qui laisse entendre chaque note, chaque harmonie, sans jamais de chevauchement ni de pédale brouillée. Ses doigts, d'une agilité prodigieuse, ont survolé le clavier avec une légèreté presque surnaturelle, dans une démonstration de force qui souleva les premiers frissons dans le public.

Le *Tempo del primo* qui suivit vit un Kantorow plus méditatif,

tissant avec l'orchestre un dialogue d'une intimité bouleversante. Le thème initial, repris dans une ornementation somptueuse, a pris des allures de confession intime, chaque note pesée, chaque silence habité. La section *Allegro moderato* déroula ensuite toute sa verve rythmique et folklorique, Kantorow y insufflant une joie communicative, dansant littéralement avec l'orchestre sur les rythmes entraînants de la *csárdás* hongroise. Son jeu, ici, était d'une vitalité contagieuse, les accents martelés avec une précision chirurgicale, les passages en octaves diaboliques exécutés avec une désinvolture confondante. Quab à la section *Allegro deciso*, elle fut un véritable tour de force : Kantorow y déploya une énergie héroïque, les accords massifs du piano faisant trembler la Cour d'honneur, portés par un orchestre au diapason. Yamada, avec un geste ample et vibrant, soutenait son soliste dans cette apothéose rythmique, créant un *crescendo* d'une intensité inouïe.

Puis vint l'*Allegro animato*, que Kantorow aborda avec un *brio* et une pétulance irrésistibles. La virtuosité était toujours éblouissante, mais jamais gratuite : chaque cascade de notes, chaque trait vertigineux était mis au service d'une ligne mélodique, d'un souffle. Le final, véritable feu d'artifice technique et expressif, s'acheva dans un éclat de joie triomphante, suscitant la première grande ovation de la soirée. Kantorow avait réussi le pari fou d'unir la puissance dévastatrice de Liszt à une élégance et une poésie rares, confirmant – s'il en était encore besoin – qu'il est l'un des plus grands pianistes de sa génération.

Mais le vrai miracle survint au moment du premier *bis*. **Alexandre Kantorow** s'est approché du piano pour offrir un moment d'éternité, avec la transcription de *La Mort d'Isolde* par Franz Liszt. Ce fut un de ces instants suspendus où le temps semble s'arrêter. La Cour d'honneur, médusée, retenait son souffle devant l'intensité dramatique, la profondeur émotionnelle et la beauté lunaire qui émanaient de ce clavier.

Les harmonies wagnériennes, transfigurées par Liszt, prenaient sous les doigts de Kantorow une dimension visionnaire, chaque accord résonnant comme un cri de l'âme. Un silence assourdissant, puis une ovation debout, spontanée, lui succéda du plus profond des cœurs. Hélas, un second bis, que nous n'avons malheureusement pas identifié, vint briser ce sortilège. D'une facture plus anecdotique, il parut bien futile après un tel sommet d'émotion...

La soirée s'acheva en apothéose avec **La Valse**, poème chorégraphique de **Maueice Ravel**, dans une version d'une force et d'une clarté sidérante, dont l'affinité avec la musique française est connue, a dirigé cette œuvre iconique avec une incroyable maîtrise, faisant naître tour à tour les valse viennoises les plus enivrantes et les tourbillons les plus sombres. L'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, galvanisé par l'énergie de son chef et par l'importance de ce dernier concert, a déployé une puissance, une précision et une palette de couleurs inouïes, offrant à ce final une dimension tragique et triomphale qui laissait entrevoir tout le chemin parcouru en dix ans. Et la valse s'acheva dans un fracas apocalyptique !... Le rideau est ainsi tombé sur une décennie exceptionnelle, mais l'écho de cette soirée d'adieux résonnera longtemps dans la mémoire du public monégasque.

**CRITIQUE, festival. MONACO, « Concerts au Palais Princier »
(Cour d'Honneur du Palais), le 6 août 2026. RAVEL / LISZT.
Alexandre KANTOROW (piano), Orchestre Philharmonique de Monte-
Carlo, Kazuki YAMADA (direction). Crédit photographique (c)
Frédéric Nebinger**

**CRITIQUE, festival. 77e
Festival de MENTON (Parvis de
la Basilique St-Michel), le 4
août 2026. BEETHOVEN /
STRAVINSKY / MOZART / FRANCK.
Leonidas KAVAKOS (violon),
Enrico PACE (piano)**

Hier soir, sur le Parvis de la Basilique Saint-Michel de Menton, face à une Méditerranée qui scintillait dans le lointain, la *77e édition du Festival de Menton* a offert un superbe concert de musique de chambre. Ce festival, l'un des plus anciens et des plus prestigieux de France, est un phare de l'excellence musicale depuis des décennies. Sous l'impulsion de son fringant et visionnaire directeur artistique, Paul-Emmanuel Thomas (qui fête en 2026 sa quatorzième année à la tête de cette manifestation musicalo-estivale, ayant pris les rênes en 2013 avec un vrai souffle de jeunesse et d'audace...), la nouvelle mouture s'annonçait déjà comme un beau millésime. Avec une programmation flamboyante – on y croquera prochainement le jeune prodige Alexandre Kantorow

(en clôture de festival, le 7 août prochain) ! -,
le cru 2026 célèbre à la fois l'esprit de
transmission et la flamme du génie.

Mais ce mardi soir, c'était le tour du duo mythique formé par **Leonidas Kavakos** au violon et **Enrico Pace** au piano d'investir la scène de plein air, sous le ciel étoilé de la Côte d'Azur. Et Dieu que ce cadre est propice à la rêverie ! La Basilique, parée de sa pierre blonde, veillait sur nous tandis que les premiers arpèges venaient caresser les flots tout proches. Le voyage commence avec un **Ludwig van Beethoven** encore teinté de classicisme, la *Sonate n°4 en la majeur, Op. 23*. **Leonidas Kavakos**, avec son son corsé et sa puissance expressive, dialogue avec un **Enrico Pace** d'une clarté cristalline. Ils cisèlent cette œuvre avec une intelligence féconde ; le *Scherzo* fuse, vif, presque espiègle, tandis que l'*Andante*, chanté avec une poésie infinie, installe une complicité magnétique entre les deux artistes. C'est un Beethoven vibrant, humain, déjà tourné vers l'orage romantique, porté par la virtuosité transcendante de deux géants.

Le programme bascule alors avec le *Divertimento pour violon et piano* d'**Igor Stravinsky**, tiré du *Baiser de la fée*. Quelle audace, quel contraste ! Adieu la gravité germanique, place au néoclassicisme le plus pétillant. Kavakos se fait tour à tour conteur et danseur, son archet dansant sur la corde avec une légèreté de sylphide (tandis que son visage restera de marbre la soirée durant...). Pace, magicien des touches, déploie des couleurs sidérantes, entre la rusticité des danses populaires et l'ironie mordante du maître russe. C'est un moment de pur plaisir, un feu d'artifice technique qui met le public en apothéose.



Après l'entracte, la respiration méditerranéenne se fait plus intime. La *Sonate n°21 en mi mineur, K. 304* de **W. A. Mozart** est un diamant noir. Dans cette tonalité rare chez le compositeur, la douleur affleure, et nos deux artistes le rendent avec une pudeur déchirante. Le jeu de Kavakos y est d'un lyrisme éthéré, presque fragile, soutenu par le toucher perlé d'un Pace en état de grâce. C'est un Mozart habité, poignant, qui nous prend aux tripes. Puis vient le temps fort, l'apothéose de la soirée : la *Sonate pour violon et piano en la majeur* de **César Franck**. Sublime, effectivement. Là, le public de Menton retient son souffle. D'emblée, la roue chromatique du piano s'enroule autour du violon, Kavakos déploie un son d'une générosité inouïe, presque organique, tandis que Pace déroule un tapis harmonique d'une densité et d'une ferveur confondantes. Le premier mouvement, rêveur, s'installe dans une ivresse quasi mystique. Le *Duo* est un dialogue enflammé, passionnel, où les instruments s'enlacent, se répondent et s'embrasent. Le *Scherzo* fuse, diabolique, avant que le célébrissime *Final* ne déferle en un canon étincelant.

Le public, debout, ne boude pas son plaisir, et même le revendique haut et fort ! Les rappels se succèdent, et appellent un *bis*, qui finit par arriver avec le mouvement lent de la *Sonate n°5 « Le Printemps »* de Beethoven. Plus besoin de la virtuosité éclatante, juste la beauté nue. Le chant du violon, simple et infini, porté par un tapis de notes suaves du piano, vient sceller ce concert comme un baume sur l'âme.

Quand nous sommes redescendus du Parvis, en descendant les larges escaliers qui mènent à la Mer, les étoiles avaient pris le relais des projecteurs. Sous la baguette invisible de **Paul-Emmanuel Thomas**, cette édition 2026 du **Festival de Menton** vient d'écrire l'une de ses plus belles pages... *Grazie e bravissimi !*

CRITIQUE, festival. 77e Festival de MENTON (Parvis de la Basilique St-Michel), le 4 août 2026. BEETHOVEN / STRAVINSKY / MOZART / FRANCK. Leonidas KAVAKOS (violon), Enrico PACE (piano). Crédit photo (c) Cath Filliol / Festival de Menton

VIDÉO

CRITIQUE, festival. ST-JEAN CAP-FERRAT, 4èmes « Nocturnes de la Villa Ephrussi de Rothschild », le 3 août 2026. BEETHOVEN & SCHUBERT par le Trio STIMMUNG

Ce 3 août 2026 – dans les Jardins de la *Villa Ephrussi de Rothschild* à Saint-Jean-Cap-Ferrat ! – fut l'une de ces soirées où l'art, la nature et l'histoire n'auront fait qu'un. Car il est des lieux qui vous coupent le souffle, et la mythique villa de la Côte d'Azur – sans doute aucun la plus belle de toutes celles qui bordent la Méditerranée entre Cannes et Menton... – en est l'un des plus mirifiques exemples sur Terre !

Face à la façade néo-Renaissance de ce palais majestueux, le public, privilégié, était invité à s'asseoir sur les pelouses moelleuses, sur de petits matelas généreusement prêtés par le festival, tandis que certains avaient même amenés leur *picnic*... Derrière nous, les somptueux jardins à la française se dévoilaient dans une perspective digne des tableaux de Poussin, tandis que des centaines de chandelles vacillaient doucement, semant des milliers d'étoiles d'or dans les bosquets et les bassins. A 21h, soit juste avant le début du concert, *entre chien et loup*, la Villa semblait flotter dans une brume de lumière, comme un vaisseau amiral échoué entre mer et ciel.

Ce cadre idyllique accueillait la **4e édition du festival « Les Nocturnes de la Villa Ephrussi de Rothschild »**, une manifestation créée et dirigée par la grande **Muriel Mayette-Holtz**, qu'elle présente chaque soir par quelques mots de bienvenue (photo). Cette ancienne sociétaire et administratrice de la *Comédie-Française*, passée par la *Villa Médicis* à Rome, sait comme nulle autre tisser des liens entre le patrimoine et la création. Et la programmation de cette mouture estivale 2026 est de première qualité, mêlant les grands classiques à des découvertes audacieuses, du jazz, du ballet, de la *variété* – prouvant que le spectacle vivant sous toutes ses formes est éternellement vivant sous les cieux de la Côte d'Azur... et de son plus éclatant écrin : la **Villa Ephrussi de Rothschild** !



Mais ce soir, le destin nous offrait un surcroît de magie. Suite à l'indisposition de Marc André, initialement annoncé et à qui nous souhaitons un prompt rétablissement, c'est le **Trio Stimmung** qui a relevé le défi avec un *brio* renversant. Initialement prévu pour jouer le lendemain mardi, le trio –

composé de **Christophe Giovaninetti** au violon, **Michaël Levinas** au piano et **Raphaël Chrétien** au violoncelle – a pris la relève, pour offrir au public nombreux et massé sur les pelouses soyeuses, une interprétation d'ouvrages de **Ludwig van Beethoven** et de **Franz Schubert**.

Et c'est avec les premiers accords du ***Trio op. 1 n°3*** de **Ludwig van Beethoven** que débute la soirée musicale. **Christophe Giovaninetti**, violoniste au timbre d'une pureté angélique, a dialogué avec la puissance méditative de **Michaël Levinas**, dont le jeu pianistique allie une clarté cristalline à une profondeur d'âme. Les soutenait **Raphaël Chrétien**, dont le violoncelle chantait avec une chaleur et une humanité palpables. Mais c'est véritablement avec le ***Trio op. 70 n° 1***, surnommé « *Les Esprits* » (*Geistertrio*), que la soirée a basculé dans une autre dimension. Rappelons-le, ce chef-d'œuvre de 1808 doit son surnom à l'inquiétant et visionnaire *Largo assai ed espressivo* du second mouvement, dont les harmonies suspendues, les trémolos sourds et les silences habités évoquent irrésistiblement l'apparition des ombres – certains y ont même entendu une évocation de la scène du spectre dans *Macbeth* de Shakespeare. Ce soir-là, sous la lune montante et à la lueur des bougies disséminées dans les jardins, cette dimension fantastique a pris une résonance presque palpable.



Dans le *Presto* initial, Michaël Levinas au piano a déployé des accords martelés, secs et incisifs, comme des coups de butoir, tandis que Christophe Giovaninetti et Raphaël Chrétien tissaient une trame dissonante et haletante. Loin d'une lecture académique, ils ont choisi un tempo audacieux, presque fiévreux, faisant de ce premier mouvement une course-poursuite entre les instruments, où chaque intervention était un échange nerveux, une interrogation lancée dans le vide. Le violon de Giovaninetti, parfois aigu et perlant, parfois déchirant, semblait se frayer un chemin à travers une tempête. Le violoncelle de Chrétien, grave et obstiné, incarnait la profondeur tellurique, une ancre dans le chaos.

Puis vint le *Largo assai ed espressivo*, le mouvement central,

véritable cœur mystique du trio. Et là, Levinas a transformé le piano en un orgue spectral : ses pédales soutenues créaient des nappes harmoniques d'une étrangeté saisissante, pendant que les cordes, en sourdine, murmuraient des motifs mélodiques d'une simplicité bouleversante. Le génie de l'interprétation résidait dans l'équilibre des plans sonores : les trémolos du piano semblaient venir de très loin, d'une grotte souterraine, tandis que le violon, avec un chant d'une douceur infinie, planait au-dessus comme un appel angélique. Raphaël Chrétien, quant à lui, faisait vibrer son violoncelle dans un registre suraigu, presque gémissant, créant un dialogue d'une intimité poignante avec le piano. À cet instant, la nuit étoilée, les cyprès noirs et les bougies vacillantes n'étaient plus un décor : ils étaient les complices de cette musique. On entendait littéralement « *les esprits* » rôder dans les allées du jardin. Le *Largo* s'est achevé dans un *pianissimo* d'une transparence cristalline, et un long frisson a parcouru l'assistance.

Le *Presto* final, lui, a été un déchaînement de virtuosité et d'énergie tellurique. Le trio a restitué avec une clarté diabolique ce *rondo* fougueux où les syncopes et les ruptures rythmiques abondent. On ne peut là que louer la complicité renversante des trois musiciens : leurs regards, leurs respirations synchrones, leurs attaques au millimètre ont transformé ce finale en un véritable *sturm und drang* (tempête et passion). Levinas, avec une digitalité éblouissante, a fait rugir le piano, tandis que Giovaninetti et Chrétien, dans un dialogue fusionnel, ont exalté le caractère presque orchestral de cette écriture. Et le public a éclaté en applaudissements nourris !...



Après cette plongée dans l'abîme beethovénien, le ***Trio Stimmung*** a su offrir un contrepoint d'une délicatesse exquise avec le *Notturmo en mi bémol majeur, D. 897*, de **Franz Schubert**. Et quelle transition ! Là où Beethoven fouillait l'ombre et les tourments de l'âme, Schubert nous convie à une rêverie nocturne, une méditation à la fois tendre et mélancolique, typique de ce génie viennois qui savait faire chanter le crépuscule. Précisons que ce *Notturmo* est une œuvre singulière dans la production schubertienne : il s'agit d'un mouvement unique, un *Adagio* de forme sonate, initialement conçu comme un épisode alternatif pour le célèbre *Trio op. 99* (D. 898) avant d'être publié à titre posthume. C'est une page d'une rare concentration expressive, où le piano tient un rôle prépondérant, presque concertant, tandis que le violon et le violoncelle l'enveloppent de leurs arabesques.

L'interprétation qu'en a donnée le ***Trio Stimmung*** relevait de la dentelle musicale. Michaël Levinas a ouvert ce *Notturmo* par un thème d'une sérénité absolue, une mélodie qui semble flotter entre veille et sommeil, ponctuée de ces harmonies

suspendues si chères à Schubert – ces fameuses « *modulations* » qui glissent vers des tonalités inattendues avec une douceur infinie. Levinas a joué ici avec un toucher feutré, presque impressionniste, faisant chanter le clavier comme un instrument à cordes, chaque note perlée déposée comme une offrande. Puis sont entrés en dialogue le violon de Giovaninetti et le violoncelle de Chrétien. Le premier, d'une pureté angélique, a déroulé un chant nostalgique, comme une voix qui se souviendrait d'un bonheur perdu. Le second, avec un timbre chaud et enveloppant, a apporté une profondeur presque humaine, un réconfort grave qui répondait aux élans du violon. Le trio a magnifiquement rendu cette ambivalence schubertienne : une douceur lumineuse traversée d'ombres, un sourire qui n'oublie jamais les larmes.

À l'issue de ce diptyque **Beethoven-Schubert**, nous sommes restés longtemps immobiles, sous le charme, à contempler la façade illuminée du palais et les jardins enchantés, conscients d'avoir vécu une de ces soirées uniques dont on se souvient toute une vie. *Bravo au Trio Stimmung, bravo à Muriel Mayette-Holtz*, et merci à la **Villa Ephrussi de Rothschild** de nous offrir, chaque été, ces « *Nocturnes* » qui sont de véritables pèlerinages vers la beauté absolue. Et rendez-vous est pris, [dès ce soir mardi 4 août](#), pour la suite de cette épopée beethovénienne par le **Trio Stimmung** – avec les *Trio n°6 Opus 70* numéro 2 et *Trio n°7 Opus 97* dit « *L'Archiduc* » !...

CRITIQUE, festival. ST-JEAN CAP-FERRAT, 4èmes « *Nocturnes de la Villa Ephrussi de Rothschild* », le 3 août 2026. BEETHOVEN & SCHUBERT par le Trio STIMMUNG. Crédit photographique (c) Loïc Bisoli

**CRITIQUE, festival. MONACO,
« Concerts au Palais
Princier » (Cour d'Honneur du
Palais), le 2 août 2026.
BEETHOVEN : Concerto pour
piano n°4 / DVORAK : 8ème
Symphonie. Orchestre
Philharmonique de Monte-
Carlo, Zoltán Fejérvári
(piano), Martin Rajna
(direction)**

Après l'ouverture magistrale du 9 juillet, où la
Cinquième Symphonie de Gustav Mahler – sous la
baguette de Philippe Jordan – avait plongé la Cour
d'honneur du Palais Princier dans une émotion
profonde et mémorable, c'est un tout autre
souffle, plus frais, plus primesautier, qui a
emporté le public monégasque hier soir, dimanche 2

août. Pour ce cinquième rendez-vous du festival « *Concerts au Palais Princier* », l'élégance était toujours aussi stricte et raffinée, le protocole respecté dans sa plus belle tradition, mais c'est une énergie jeune et conquérante qui a investi la scène. Et c'est cette fois le jeune et charismatique chef hongrois Martin Rajna, véritable étoile montante de la direction d'orchestre, qui a pris les rênes de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo. Sa présence, à la fois énergique et précise, a d'emblée captivé un public curieux de découvrir celui qui, dès septembre prochain, prendra la tête de l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg, une nomination prestigieuse qui récompense un talent dont nous avons pu mesurer l'étendu hier soir !

La soirée s'ouvrait sur une des pages les plus intimes de **Ludwig van Beethoven** : le *Concerto pour piano n°3* en do mineur, op. 37. Au piano, son compatriote **Zoltán Fejérvári**, jeune artiste lui aussi, a livré une lecture consciencieuse et techniquement irréprochable de l'ouvrage beethovénien. Son doigté est sûr, sa maîtrise de l'œuvre évidente, et le dialogue avec l'orchestre, attentif sous la houlette de Rajna, a fonctionné à la perfection. Il faut saluer l'honnêteté et le métier du soliste. Cependant, et c'est là le seul *bémol* de cette soirée enchantée, on a cherché en vain l'étincelle, cette part d'indicible qui fait passer une belle interprétation au rang de révélation. Face à la puissance et à l'engagement orchestral, le jeu de Fejérvári, pour élégant qu'il fût, a parfois semblé un peu en retrait, manquant de ce génie particulier qui aurait électrisé la Cour d'Honneur du Palais monégasque...



La seconde partie du programme a offert de bien plus grandes satisfactions. **Martin Ranja** a ainsi déployé tout son talent dans la ***Symphonie n°8*** en sol majeur, op. 88 d'**Antonín Dvořák**. Quelle bouffée d'air frais ! Le chef hongrois, nourri de folklore et d'une exigence héritée de ses maîtres, a façonné une lecture d'une vitalité communicative, mettant en lumière toute la fraîcheur et la beauté mélodique de cette œuvre pastorale. L'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** a répondu présent avec un *brio* et une homogénéité confondants. L'*Allegro con brio* initial, d'une énergie solaire, a été suivi d'un *Adagio* d'une poésie enivrante, où les couleurs des bois et la chaleur des cordes ont enveloppé le public. **Martin Rajna**, par des gestes amples et une clarté de lecture remarquable, a su sculpter chaque phrase, dansant littéralement avec l'orchestre sur les rythmes entraînants du *Finale*.

Une soirée prometteuse qui laisse présager le meilleur pour la suite de sa carrière au Luxembourg, et qui nous rappelle aussi, avec une pointe de nostalgie, que ce festival touche à sa fin. En effet, il ne reste plus qu'un concert, **jeudi 6 août**, qui s'annonce déjà historique car il marquera les adieux de **Kazuki Yamada**, après dix années passées à la tête de l'**OPMC** (mais aussi ceux de **Didier de Cottignies** comme directeur artistique) – une page qui se tournera sans aucun doute avec une grande émotion pour tous les mélomanes monégasques. Nous y serons !...



**CRITIQUE, festival. MONACO, « Concerts au Palais Princier »
(Cour d'Honneur du Palais), le 2 août 2026. BEETHOVEN :
Concerto pour piano n°4 / DVORAK : 8ème Symphonie. Orchestre
Philharmonique de Monte-Carlo, Zoltán Fejérvári (piano),
Martin Rajna (direction). Crédit photographique © Frédéric
Nebinger**